

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 29 JANVIER 1850.

No. 38

L'Ami de la Religion, de Québec, reproduit d'un journal français l'article ci-dessous. Comme l'incrédulité, en Canada, semble vouloir marcher décidément sur les traces de l'incrédulité Européenne, nous devons offrir à l'incrédulité un contre-poison, par la lecture d'écrits où sont signalés ses moyens criminels.

### La politique de l'Eglise.

[1er article.]

Rien de plus fréquent que d'entendre attaquer l'ambition de l'Eglise. Depuis que la foi a diminué dans beaucoup d'âmes, qu'elle s'est éclip­sée en beaucoup d'autres, on prend ombre de sa puissance, on s'offense de ses plaintes, on s'arrete de ses réclamations. Il y a quinze siècles, la puis­sance civile se trouvait en présence du double fleau qui nous menace, de l'idolâtrie et de la bar­barie, de la dépravation de mœurs et de l'invasi­on des sauvages. Elle était impuissante à sou­tenir un monde qui succombait sous le poids de ses vices et à repousser les peuples du Nord qui venaient lui porter le dernier coup, creuser son tombeau, et le couvrir avec les ruines de ses palais. Un empereur dont la Providence éclaira l'esprit, vint à la cour et dirigea la politique, appela l'Eglise à son secours; l'Eglise lui prêta son appui et le monde fut sauvé. L'Eglise vainquit l'idolâtrie et civilisa les Barbares. C'était un grand service rendu à l'humanité; l'humanité lui reconnaissante. Les rois et les peuples se plurent à honorer, à rendre puis­sante l'œuvre bienfaitrice. Ils comprenaient sa mis­sion, ils en avaient, par la foi, une idée aussi précise qu'elle était sublime. Charlemagne, le Barba­re, civilisateur des Romains et des Barbares, s'éclairait des lumières des évêques, enrichissait l'Eglise de ses dons et l'aider de son pouvoir. Lui donner de l'empire et de la considération, c'était sa politique; c'était aussi celle de ses su­jets; et, si on en croit l'histoire, cette politique n'eût pas de mauvais résultats sous son règne ni pendant toute la durée de son âge.

L'incrédulité moderne a une conduite bien différente. Rien ne l'inquiète, rien ne l'afflige, rien ne l'effraye que l'effacement de l'Eglise. Dans le dernier siècle, elle l'a dépouillée de ses biens pour la rendre temporairement dépendante; elle l'a menacée de la laïcité et a voulu que cette menace fut chaque année pendante sur sa tête. Ce n'était pas assez. Comme elle avait lu dans l'histoire des premiers siècles et dans l'histoire d'Irlande que la foi même n'était pas assez forte pour dompter l'Eglise, elle a voulu atteindre son âme, la frapper dans le principe de la vie. Depuis cinquante ans bientôt, elle lui a voulu éduquer la jeunesse; elle l'a sommée, avant qu'elle n'ait dépendu d'elle aux lois civiles, aux ordonnances ministérielles, au Conseil d'Etat et à toute la hiérarchie administrative, elle a fait tous ses efforts pour rendre esclaves ceux qui ont aboli l'esclavage pour enchaîner l'esprit de celle qui affaiblit les esprits.

L'Eglise n'a pas cependant accepté le joug. Elle s'est appelée qu'elle était une libre et qu'elle sous les Césars romains elle lutta glorieuse­ment et victorieusement pendant trois cent ans contre l'oppression. Elle a refusé d'obéir à tous les décrets politiques qui ont voulu la transformer, elle s'est point avec courage et réclame ses droits avec une invincible persistance. De la les accusations portées contre elle, de ces accusations répétées même par des hommes qui de bonne foi, se prétendaient chrétiens et déclai-

raient ne pas retrancher une syllabe du Credo. L'Eglise ne veut pas être asservie comme en Angleterre, comme en Prusse, comme en Russie; elle est elle-même ambitieuse, donc elle a eu, elle a, elle veut le pouvoir. Sa politique, c'est de régner. La politique de l'Eglise la connaît-elle? ou ont-ils examiné les raisons, en ont-ils compris le but? Ces accusations ne sont point nouvelles; les Juifs les portaient contre le Sauveur, et pour obtenir sa mort, il disait à Pilate que s'il ne le crucifiait pas, il n'était pas ami de César. Voyons cependant les motifs de cette politique, ils sont assez graves pour faire imiter l'opinion sur qu'onque les méditera avec toute l'attention qu'ils méritent.

Le problème de la destinée humaine a été agité par tous les philosophes. L'homme trouve autour de lui un grand nombre d'objets d'admiration, le ciel et la terre sont soumis à ses investigations. Sa raison, créée pour connaître, se sent pressée d'un vif intérêt en présence du magnifique spectacle de l'univers; mais ce qui l'intéresse surtout, c'est lui-même. D'où viens-je? que suis-je? où vais-je? Telles sont les questions qu'il se pose nécessairement. L'intelligence la moins étendue, comme l'intelligence la plus développée et la plus forte, entend la conscience murmurer ces mots et réclame impérieusement une solution. Qu'ont répondu les philo­sophes à l'humanité impatiente et malheureuse? es choses les plus contradictoires souvent les plus absurdes. Les uns lui ont dit: Tu vas au néant; les autres: Tu vas dans un avenir inconnu, jouir du présent; d'autres encore: Tu vas disparaître dans Dieu. Ces réponses, ac­ceptées ou repoussées, ont également laissé l'humanité dans l'incertitude, dans l'agitation et dans le désespoir. Certains remèdes guéri­rent seuls certaines maladies. Jusqu'à ce que vous les ayez fait prendre au malade, il éprouve peu de soulagement, le mal et les douleurs persévèrent. Ce n'est qu'après qu'ils ont été administrés et que l'effet s'est produit, que la santé revient avec le bien-être qui l'accompagne.

Ainsi en est-il des solutions de la destinée humaine. Si elles sont fausses, elles ne don­nent à la conscience aucun repos à la vie au­cune consolation. Les vraies solutions sont les vrais remèdes de l'âme. Il est une société qui possède ces solutions; elle les a regnées depuis dix-huit cents ans; elle en a conservé fidèlement le dépôt: c'est la société catholique, c'est l'Eglise. Voyez l'histoire de l'humanité; combien il est heureux dans la foi chrétienne. Tranquille sur le chemin que j'avais à suivre dans le monde, tranquille sur le but où il me fallait conduire dans l'autre... J'étais heureux de ce bonheur que donne une foi vive et cer­taine en une doctrine qui résout toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme.

Toutes les âmes ont besoin de ce bonheur, surtout les âmes qui travaillent et qui souffrent. Si les philosophes ont d'grosses rentes, comme Voltaire, d'Holbach, etc., ou de gros traite­ments, comme M. Cousin, peuvent s'en passer, quoique l'exemple de Jouffroy semble prouver le contraire, l'immense majorité de l'humanité, toute la vie n'est point assise sur une demande de consolations pour ses peines, des adouci­ssants pour ses douleurs, des encouragements pour ses fatigues. Répondre aux besoins des âmes dans les hôpitaux, dans les écoles, dans les ateliers, dans les manufactures et dans le commerce, c'est la politique envahissante

de l'Eglise; elle veut envahir toutes les angois­ses, toutes les tribulations, toutes les larmes: les malades, les infirmes, les vieillards, les pau­vres femmes, les pauvres enfants et les pauvres vieillards de la vieillesse. La philosophie veut éloigner de ce domaine de la douleur, sans y pénétrer elle-même, par des raisonnements, par des perfections administratives. Mais l'Eglise sait que le Calvaire lui appartient, elle y monte, c'est sa politique. Elle a appris, non par des spéculations, des conjectures, des raisonnements, mais par une histoire fondée sur le témoignage d'hommes vertueux qui l'ont vue elle-même, quel est le terme de la vie; c'est un bonheur ou un malheur éternel. Elle a appris que ce qui importe réellement à l'homme ici-bas, ce n'est ni la fortune, ni le rang, ni la science, mais son salut, elle en a le ministère. Rien au monde de plus grave, de plus sacré, nulle mission plus importante et plus redoutable.

Les gouvernements humains sont chargés d'intérêts précieux: la vie et la fortune des citoyens, la gloire et la prospérité du pays leur sont confiés. Ce sont des objets qui demandent toute leur vigilance, toute leur sollicitude et tout leur dévouement. Un gouvernement qui permettrait le vol, l'assassinat, l'invasion du territoire, la chute du commerce et de l'industrie, la ruine de l'Etat, serait un gouvernement criminel, indigne de la haute magistrature dont il est investi. Cependant la vie matérielle, la fortune, la gloire et la patrie, n'ont pour chaque homme qu'une durée éphémère s'éclairant avec le dernier jour de son existence. Les intérêts dont l'Eglise s'occupe ont une autre valeur et une autre durée! Le temps ne les mesure pas, le tombeau ne les limite pas, la vie qu'elle doit protéger est sans fin, les biens qu'elle doit défendre sont impérissables, la gloire qu'elle doit con­server pure est infinie. Elle est aussi un gou­vernement, elle a aussi son territoire et ses ci­toyens. Son territoire c'est sa foi, ses citoyens sont ceux qui sont nés d'elle par les eaux de baptême, et dont elle a inscrit sur ses registres. Comme la patrie, elle doit gémir sur la patrie des traîtres; comme elle, elle doit défendre son territoire, conserver les et la vie de ses citoyens; elle doit pour cela, s'il le faut, répandre son sang et n'épargner aucun sacrifice.

Deux dangers menacent le salut des âmes: le vice, l'altération ou la perte de la loi; car, pour être sauvé, il est d'une nécessité absolue de croire et de pratiquer. Toute infraction à la morale, toute corruption des dogmes est fatale au salut des âmes; de là pour l'Eglise l'obligation rigoureuse d'opposer une barrière aux vices et de maintenir la pureté de sa croyance. C'est ce qu'elle a fait dès le principe avec un courage admirable, avec une persévérance que la race, que la violence, que la mort n'ont pas vaincu. Chaque fois que des exemples fâcheux ont été donnés, qu'une doctrine perverse a été prêchée, une voix s'est élevée d'une extrémité du monde à l'autre, voix solennelle et retentissante comme la voix d'Élie. Les Romains, pour constituer et étendre leur vaste empire, n'ont pas livré plus de combats et répandu plus de sang que l'Eglise pour garder intact le dépôt qu'elle avait reçu du Ciel. Pas un lieu de l'univers où l'on ne trouve quelques pierres grossièrement taillées ou une humble croix de bois qui informe le pas­sant que là un soldat de l'Eglise est allé pour la défense de sa sainte cause. Elle a régné sur toutes les hérésies et rétréci tous les désordres dans le temps même où ils se sont manifestés.

Quel état ont jeté sur elle, à travers les siècles, les apôtres, les évêques, les docteurs, les martyrs et ces assemblées glorieuses où la science brillait à côté de la vertu qu'on appelle Concile! La politique de l'Eglise est en vérité bien ancienne; elle a dix-huit cents ans. Bien persévérante et bien vivace, puisqu'elle existe encore. Journal Français.

### CORRESPONDANCE.

La correspondance ci-dessous nous fut remise trop tard pour trouver place dans notre dernière feuille. Elle confirme parfaitement la justice de nos propres observations sur les productions presqu'annuelles du journal l'Ami de la Religion cherché à influencer le peuple Canadien.

M. LE REDACTEUR,

C'est une vérité reconnue de tout le monde que, dans tous les temps, les grands hommes ont aimé et respecté la religion et ses ministres; tels ont été Constantin, Théodose, Charle­magne, Alfred-le-Grand, St. Louis, Henri IV, et plus récemment Leibnitz, Newton, Descartes, Kepler, et de nos jours, Bonald, DeMaistre, DeMontalembert, Newman, et une infinité d'autres dont il serait trop long de donner la liste. D'autre part, c'est un fait avoué de tous les hommes de bonne foi, que cette même religion n'a eu pour ennemis, ainsi que ses ministres, que des hommes qui se sont rendus honteusement célèbres par leurs crimes et leur impiété. J. C. notre divin maître l'a fait prédire à ses apôtres: s'ils vous haïssent, leur avait-il dit, souvenez-vous qu'ils m'ont haï le premier. En effet, pour peu que l'on ait quelque connaissance de l'histoire, que l'on examine ce qui se passe autour de soi, on verra toujours la religion et ses ministres en but au mépris, aux persécutions des libertins. Ouvrez l'histoire, remontez au commencement du christianisme. Quels sont ses persécuteurs? Des hommes infâmes, tels qu'un Néron, un Domitien, un Galère, un Maximin Héraclé, un Dioclétien et autres monstres semblables, objets d'horreur pour les peuples eux-mêmes. Puis vient ce Julien surnommé l'Apostat, le père et le modèle de tous les apostats et de tous les hommes irréligieux qui sont venus par la suite. Chaque siècle a fourni sa part de mauvais génies qui n'ont cessé de semer l'ivraie dans le champ du père de famille, qui ont blasphémé ce que leurs mauvaises passions leur faisaient haïr. Dans tous les temps, on a vu des hommes altérer une prétendue force d'esprit, toujours proportionnée à la faiblesse de leur courage, contre des penchants dépravés; on a vu des intrigants flatter toutes les passions de la multitude, et sous le masque du zèle pour le bien et la correction des abus, tromper la bonne foi des simples, pour les engager dans leur révolte contre la religion et ses ministres. Défiez-vous, nous dit l'Oracle divin, « défiez-vous de ceux qui viennent à vous sous la peau de la brebis et qui sont des loups ravissants. » Tels furent dans ces derniers siècles les pré-mauvais réformateurs, qui par leur doctrine empoisonnée, infectèrent une grande partie de l'Europe. De cette source, qui l'ignore? sont sorties toutes ces doctrines impies qui sont la base du philosopisme. Le fameux

Voltaire alla s'inspirer en Angleterre auprès de ceux que les hérésies du 16<sup>ème</sup> siècle avaient déjà plongés dans l'incrédulité. C'est ce patriarche de la philosophie moderne qui dans ses nombreux ouvrages a eu la patience d'entasser tout ce que l'impiété, dans tous les siècles les plus reculés, a produit de blasphèmes, de calomnies, de contes, de fables, de mensonges et de mensures de la religion. C'est l'arsenal où Diderot, d'Alembert, Condorcet, et autres disciples du grand maître allaient prendre les armes qu'ils employaient pour la destruction du bien. C'est là encore, il est bien pénible de le dire, que certains correspondants de l'Ami de la Religion ont mis à nu pour tirer contre le clergé le soutien du piétre, les ordres religieux, les indulgences, l'ingui­nition, le despotisme des prêtres sur le peuple de la campagne, sur le Pape, et les Cardinaux. Tout cet étalage d'érudition indigeste dont fait parade, entre autres, monsieur B., du comté de H., n'est autre chose que du récriminaire des productions tant de fois ramachées de l'hérésie et de l'incrédulité. Et, c'est à propos d'avancement, de progrès, d'amélioration de la condition de leur pays, que des Canadiens se font un plaisir indigne de disséminer des écrits semblables qui ne peuvent qu'arracher la religion des cœurs, sans néanmoins produire le moindre bien social. L'exemple de l'Europe est là pour confirmer cet avis: les commu­nistes et les socialistes, qui menacent de mort la société, doivent leur naissance à des écrits comme ceux de M. B. du comté de H.

De plus, si se trouve dans les productions de B. certaines lignes si sales et si odieuses, que c'est venant manquer de toute décence que de mettre cela sous les yeux des lecteurs. Il n'y a qu'une plume trempée dans l'ordure et la fange qui puisse tracer des détails aussi révoltants que ceux que nous a donnés B., dans sa dernière correspondance. Si le patri­arche de Feney vivait encore, avec quelle joie il embrasserait si dignes enfants! courage leur disait-il, mes bien aimés, vous êtes dignes de votre père! Bientôt vous partirez dans votre cœur autant et plus de l'âme que Satan n'en souffla dans le mien, et que j'ai expectorée pendant tant d'années contre l'infâme. Les prêtres, les ordres religieux, etc. etc. Maintenant que penser d'un journal dont les directeurs se chargent d'insérer de semblables productions? Ne peut-on pas dire hardiment que cette feuille met de côté tout sentiment d'honneur et de religion? Ne peut-on dire pas que ses rédacteurs veulent arracher les con­vic­tions religieuses du cœur du peuple, puis­qu'ils courent de tant de mépris ceux qui sont chargés de les inculquer? Y a-t-il une ombre de prétexte usé et honnête, pour le journal l'Ami de la Religion, de se faire ainsi comme le véhicule de toutes les impiétés, de toutes les injures grossières qu'il plaît à des démagogues enragés de vomir? Le voilà lié avec le secteur des sectaires les plus déchaînés contre le catholicisme! En vérité, l'Ami de la Religion n'a pas les intérêts de son pays en se déclarant contre tout ce qu'il y a de respectables, en admettant un libéralisme comme subséquent, les productions détestables que lui fournissent tous les jours, certains génies maléfiques. En admettant des productions telles que celles de B. et autres, les éditeurs de l'Ami de la Religion ont fait montre au public leur manque absolu de sympathie pour ce qui regarde le catholicisme, et il faut le dire, leur peu de délicatesse pour

### FEUILLETON.

#### Un Missionnaire en Canada.

1612-1643.

Suite.

Ces Sauvages firent fidèles à leur promesse. Ils firent même plus, et quelque fâché de leurs motifs, ils voulurent porter cette lettre à la petite garnison du Fort Richelieu. (1)

Un Huron, naturalisé Iroquois, qui était de la bande, se chargea du message, et alla droit au Fort (Rel. - 1612-13) Les soldats de la petite garnison en voyant s'avancer vers eux dans son canot, lui demandèrent qui il était, et quel était l'objet de sa démarche? J. suis, Iroquois, dit-il; je viens vous demander la paix, et vous apporter une lettre d'Oné-souk. (P. Jogues.) On le laisse aller, et pour appeler ses paroles, il jette à terre, selon l'usage, quelques peaux de castor. L'officier voulut le retenir en attendant la réponse du Gouverneur à qui il fallait envoyer la lettre. Le Sauvage pria alors les soldats de donner avis à ses compagnons par un coup de canon. A ce signal, on les vit aussitôt paraître sur le fleuve dans 3 ou 4 canots, et s'avancer vers le Fort à force d'avirons.

Dans la crainte d'une surprise, les Français leur crièrent plusieurs fois de ne pas approcher. Ce fut en vain: ils arrivèrent, et ne devaient hésiter à les traiter en ennemis. Ils tirèrent sur eux un coup de canon. Ces Sauvages, surpris et effrayés d'une attaque aussi brusque, prirent la fuite précipitamment, et devinrent dès lors plus fuyants que jamais contre les Français comme nous le verrons bientôt. Quant au parlementaire, il n'osa jamais retourner chez les Iroquois, persuadé qu'ils l'auraient puni comme un traître. Voici la lettre qu'il appor­ta à M. DeChamplain, Gouverneur des Trois-Rivières. Elle était écrite partie en français, partie en huron et partie en Sauvage, ce qui l'aurait rendu moins facile à comprendre, si elle n'était tombée dans des mains ennemies. Il est à regretter que cette missive littéraire, ne soit pas arrivée jusqu'à nous. Son originalité lui eût donné un nouveau degré d'intérêt. Nous copions le texte d'après la Relation de 1613-1644.

« Monsieur, « Je suis aux Iroquois. Le temps et le papier me manquent pour répéter ici ce que je vous ai déjà mandé tout au long. Cousture et moi vivons encore. Henri (c'est un de ces deux jeunes hommes qui furent pris à Montréal) fut amené la veille de St. Jean. Il ne fut pas chargé de coups de bâton à l'entrée du village, comme nous; ni n'a point eu les doigts coupés, comme nous. Il vit et tous les Hurons amenés avec lui dans le pays. — Soyez sur vos gardes partout. — Tous

jours nouvelles troupes partent, et font se persuader que j'arrive dans l'autre ma ri-vière n'est sans ennemis. Il y a ici près de 300 arquebuses, 700 Iroquois. Ils sont adroits à les manier. Ils peuvent arriver aux Trois-Rivières par divers fleuves. Le fort Richelieu leur donne un peu plus de peine, mais ne les empêche pas tout à fait. Les Iroquois disent que si ceux qui ont pris et tués les Français à Montréal, oussent sur ce que vous avez fait en retirant le Sekoki, qu'ils vous avez livré des mains des Algonquins, ils n'eussent pas fait cela. Ils étaient partis au milieu de l'hiver et devant qu'il ne nouvelle en vint. Néanmoins, tout fraîche-ment il est parti une troupe, et l'homme de Mathurin le père Brocheuf le connaît (bien) y est, et conduit la bande, comme à notre prise de l'an passé. Cette troupe désire et a dessein de prendre des Français aussi bien que des Algonquins. Que votre con-sidération n'empêche de fuire ce qui est à la gloire de Dieu.

« Le dessein des Iroquois, autant que je peux voir est de prendre s'ils peuvent à tous les Hurons, et ayant mis à mort les plus con-sidérables et une bonne partie des autres, ne faire des deux qu'un seul peuple, et ne seule terre. J'ai une grande compassion de ces pauvres gens dont plusieurs sont chré-tiens les autres catéchumènes et disposés au baptême. Quand est ce qu'on portera remède à ces malheurs? Quand ils seront tous pris? J'ai reçu plusieurs lettres des Hurons, avec la Relation prise auprès de

Montréal. Les Hollandais nous ont voulu retirer; mais en vain. Ils tâchent de le faire encore à présent, mais ce sera encore, comme je crois, avec la même issue. Je me confie de plus en plus à Dieu, et ne me en aller point, quand même l'occasion s'en présenterait. Ma présence console les Français, Hurons et Algonquins. J'ai baptisé plus de soixante personnes, plusieurs des-quelles sont arrivées au ciel. C'est la mon-unique consolation et la volonté de Dieu à la fois. Je vous supplie de recommander qu'on fasse des prières et qu'on dise des messes pour nous, et surtout pour celui qui désire être à jamais votre très humble serviteur. ISAAC JEGUES S. J. Du Village des Iroquois, 30 Juin. 1643.

Un mois et quelques jours après cette lettre, le P. Jogues écrivait la longue lettre latine que nous avons déjà publiée, et qui fut la dernière envoyée pendant sa captivité. L'heure de sa délivrance allait enfin sonner. Les Hollandais qui vivaient dans la colonie Européenne les plus voisins furent l'instrument dont se servit la Providence pour le rendre à la liberté. Ils avaient essayé plusieurs fois auparavant, mais en vain, de vaincre l'orgueil-lens féroce des Iroquois.

Il paraît que les Etats Généraux de Hollande sur la demande pressante de la Reine mère régnante de France, avaient envoyé ordre à tous les Commandans des Forts de la Nouvel-

Je-Beigique, de mettre en jeu tous les moyens pour délivrer le missionnaire.

Ce ne fut qu'après une dure captivité de 14 mois, qu'ils virent enfin leurs efforts couronnés de succès.

Le récit de cette évasion si curieuse par ses détails, et où se trouvent encore tant d'alarmes et de tourmens, est dans une lettre que le Serviteur de Dieu écrivit à ses Supérieurs du fond de la retraite, qu'on peut bien appeler la nouvelle prison où il fut forcé de se tenir quel-ques temps caché.

Avant de la publier, nous empruntions au P. Jogues lui-même quelques détails géogra-phiques sur les lieux où il trouva un asyle pro-tecteur. Nous les transcrivons sur un précieux autographe de ce Missionnaire, daté de 1644.

L'entrée de la Rivière que quelques uns appellent la Rivière Nassau ou la grande Ri-vière du Nord (1) est à 40° 30'. Son canal est profond, et capable des plus gros navires qu'on montent à Manhattes Isle qui a 7 lieues de circuit, où est un fort qui devait servir de commencement à une ville, qui se devait faire, et que l'on devait appeler *Nouvel-Amsterdam*.

(1) La célèbre Rivière Hudson découverte en 1609, a porté encore d'autres noms. On l'appelle Rivière *Albion*, *Grande Rivière* [Journal de Robert Tuet. 1609]. — *Rivière de la Nouvelle* [Jean de Laet]. — *Rivière Maurice*, en l'honneur du Prince d'Orange [Voyage de Deveries]. — *Cahoonata*, [Description de la Nouvelle Hollande, Vanderdonk 1633]. — Le nom de *Rivière Hudson* lui était tout légitimement acquis, pour ne pas survivre à tous les autres, éternellement son premier voyageur Européen.